

" On venait de recevoir une affreuse nouvelle.

" Vous savez qu'on attendait ici, depuis quelques jours, le jeune marquis de Beaulieu et son ami le comte de Souvré ! Ils devaient arriver avant-hier. Or ce matin on a trouvé les deux valets de ces jeunes gens assassinés dans un fourré de cette infâme forêt de Bondy.

" Quant à leurs jeunes maîtres, on n'en a aucune nouvelle, on craint un double crime, M. de Souvré devait se marier dans six semaines avec Mlle de Beaulieu qui perd ainsi tout à la fois un frère qu'elle chérissait et un amant pour qui elle éprouvait le penchant le plus tendre.

" Ah ! mon ami, comme tout est triste ici !... moi-même je suis dans un état lamentable. Je retourne à mon abbaye de Livry. J'ai besoin de me remettre de ces émotions."

CHAPITRE III

L'embuscade

La veille du jour où avaient lieu les aventures émuantes de La Fontaine, deux jeunes gens, montés sur de magnifiques chevaux de race, suivaient la route qui menait de Paris à Bois-le-Vicomte.

Deux hommes à cheval, armés de longues rapières et le pistolet au poing les précédaient d'une vingtaine de pas, explorant la route et les abords.

Ces précautions devenaient nécessaires aux approches de la forêt légendaire, car nos quatre personnages allaient s'engager dans les sombres futaies de Bondy.

Ces deux jeunes gens étaient le marquis de Beaulieu et le comte de Souvré.

Le marquis de Beaulieu, frère, d'un premier lit, de la jolie Marguerite de Beaulieu, dont nous avons dit quelques mots, avait à cet époque trente-cinq ans. Il était donc de vingt ans plus âgé que sa sœur.

C'était un élégant cavalier, à tournure martiale, portant fièrement le feutre à longue plume, et caressant amoureusement de la main la lourde épée qui pendait à son côté !

Gaston de Beaulieu avait pris part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIII. Le cardinal de Richelieu lui avait confié plusieurs missions importantes. Il avait commandé un corps de troupes contre les Nui-Pieds de Normandie et s'était montré, disait-on, impitoyable dans la répression de cette révolte.

Pendant la minorité de Louis XIV il avait embrassé le parti de la reine et il était bien vu de Mazarin qui le tenait en grande estime.

Le comte Henri de Souvré paraissait beaucoup plus jeune que son compagnon. Sa mère, la comtesse de Souvré avait été longtemps dame d'honneur d'Anne d'Autriche. Elle avait été mêlée à toutes les intrigues ourdies à la cour contre feu le cardinal de Richelieu qui n'avait jamais pu l'intimider ni la convaincre. Aussi avait-elle conservé un grand empire sur la mère de Louis XIV.

Le jeune comte avait la physionomie fine et spirituelle, les yeux vifs, le sourire enchanteur de sa mère ; mais il était taillé en hercule, comme le comte de Sou-

vré son père, renommé pour sa valeur et sa force prodigieuse. Adroit à l'épée, à tous les exercices du corps, parfait de manières, à une époque où l'élégance et la politesse étaient les premières qualités du gentilhomme français, c'était un cavalier accompli. Le roi en faisait le plus grand cas et l'admettait souvent dans son intimité.

Tout en cheminant, nos deux amis devisaient et parlaient de ces choses qui occupaient surtout la jeune aristocratie sous Louis XIV, c'est-à-dire de guerre et d'amour.

— Mon cher Gaston, disait le jeune Souvré à son compagnon, vous êtes caustique et maussade. Vous m'en voulez de ce que je vous ai détourné de ce rendez-vous que vous aviez accepté avec la jolie bohémienne du Pont-Neuf. J'avoue que c'est un morceau de roi. C'était à croquer. Mais ses yeux, mon cher Gaston ! Quels yeux !... jamais l'amour ne les a pénétrés de sa divine flamme.

— Comment, des yeux ardents...

— Comme ceux d'un démon. J'y ai saisi de fauves lueurs de tigresse en fureur qui m'ont donné pour vous le frisson. Cette femme a une arrière-pensée, mon ami ; elle vous hait.

— Vous êtes encore trop jeune, et ceci n'est pas une offense, pour connaître la femme.

— Je suis l'élève de ma mère, la comtesse de Souvré dont toute la cour connaît l'esprit de pénétration et la science du monde. Je sais donc observé. Eh bien ! j'ai surpris dans l'œil de cette baladine du Pont-Neuf des feux sinistres qui dénotaient une ennemie implacable. Je sais que vous êtes courageux comme Condé et chevaleresque comme Bayard ; mais il y a à la cour un modèle d'homme que ma mère m'a indiqué, c'est monsieur d'Artagnan : la bravoure du lion et la prudence du serpent. Si M. d'Artagnan avait vu l'éclair de haine que vous a lancé votre sirène, il vous aurait conseillé de vous en méfier.

— Dire que vos vingt ans veulent s'ériger en mentor vis-à-vis de mes trente-cinq !

— Oh ! moi, vous savez, Gaston, je suis une exception.

— Vous ne serez donc jamais jeune ?

— Si, puisque je suis fou de Mlle de Beaulieu, votre adorable sœur.

— La jeunesse du cœur.

— Celle qui dure toute la vie.

Depuis un quart d'heure nos cavaliers étaient sous bois.

Ils quittèrent la grande artère qui traversait la forêt, pour s'engager dans un chemin tortueux qui menait à Bois-le-Vicomte.

Les valets étaient toujours en avant, faisant comme leurs maîtres, se livraient à des contes d'antichambre. Ils parlaient avec cette impertinence et cet esprit de dénigrement qui sont l'apanage des gens de maison.

Ils riaient de quelques bons tours qu'ils avaient joués, lorsque tout à coup les pieds de devant de leurs chevaux donnèrent dans le vif, les deux bêtes s'abattirent et les deux valets, lancés en avant, roulèrent sur le chemin en poussant des cris de surprise et de douleur.

— La suite au prochain numéro. —